

ANNUAIRE FRANÇAIS
DE
RELATIONS
INTERNATIONALES

2017

Volume XVIII

**PUBLICATION COURONNÉE PAR
L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES**

(Prix de la Fondation Edouard Bonnefous, 2008)



Université Panthéon-Assas
Centre Thucydide

APPORTS ET LIMITES DE L'APPROCHE GIRARDIENNE DES RIVALITÉS MIMÉTIQUES A L'ANALYSE DES CONFLITS

PAR

CHLOÉ BERGER (*)

La guerre de juillet-août 2006 au Liban a été considérée par de nombreux observateurs comme la première des guerres hybrides. L'hybridité serait en effet la caractéristique des nouvelles guerres du futur. Cette guerre n'a pourtant fait que confirmer les leçons des campagnes militaires précédentes en Yougoslavie, Afghanistan et Iraq, c'est-à-dire les limites des systèmes d'armes technologiques face à des groupes de partisans faisant preuve d'une grande créativité dans leurs approches opérationnelles, alliant technologies de pointe et systèmes d'armes rustiques.

Le mélange de stratégies conventionnelles et d'approches irrégulières qui caractérise les conflits dits « hybrides », c'est-à-dire l'emploi de l'asymétrie face à des stratégies de guerre classiques, n'est en réalité pas si nouveau si on considère que, dès le XVIII^e siècle, les stratèges classiques envisageaient le recours à la petite guerre. Ce qui pose problème dans les conflits hybrides, c'est moins le recours aux stratégies irrégulières que la montée en puissance de ces nouveaux partisans, dont certains atteignent désormais la taille et la puissance de quasi-armées, à l'image du Hezbollah et du Hamas ou encore des forces de l'Etat islamique. Parallèlement, alors que les partisans semblent de plus en plus essayer de se « régulariser » en forces armées structurées, les forces armées de type occidental essaient, quant à elles, d'« ir-régulariser » leurs approches opérationnelles en s'inspirant des modes de combat de la guérilla. Les catégories « classiques » de la guerre – forces étatiques et non étatiques, civils et militaires, régulières/irréguliers – sont donc remises en cause par ce mélange des genres qui caractérise les conflits contemporains. L'hybridité renverrait donc à une sorte de porosité, un décloisonnement, qui laisse entrevoir des transferts de savoir-faire ou des formes d'imitation/adaptation entre les différents types d'organisations combattantes.

De là vient cette impression de confusion, d'anarchie, qui domine dans les conflits contemporains. Au fur et à mesure que les conflits s'enlisent, les combattants ressemblent de plus en plus à des doubles mimétiques, qu'il est bien ardu de différencier. Le malaise, qui confine parfois à l'impuissance,

(*) Docteur en Science politique spécialisée dans l'analyse des questions stratégiques et militaires du Moyen-Orient.

de la communauté internationale face au conflit syrien démontre qu'il est de plus en plus difficile de prendre position dans ces conflits où les lois de la guerre sont foulées aux pieds par les acteurs des deux camps. Camps dont il est d'ailleurs difficile de déterminer le dénominateur commun en termes politiques, idéologiques, sociologiques tant ils sont fragmentés et multiples.

Le clivage loyalistes/opposition armée, qui pouvait faire sens au début du conflit, semble désormais dépassé tant ces terminologies recouvrent des réalités multiples et diverses. Si on considère le seul théâtre d'opérations syrien, qu'il s'agisse des combattants liés à l'opposition ou au régime, on ne compte plus le nombre des factions armées. Des deux côtés, il semble plus pertinent de catégoriser ces groupes armés en fonction de leur degré d'institutionnalisation ou de « régularisation » : francs-tireurs, forces coordonnant leurs opérations, regroupements. Dans les deux « camps », il existe des processus similaires de structuration des forces et des approches opérationnelles qui se ressemblent. Au fur et à mesure que s'enlise le conflit et la fragmentation s'accroît, les belligérants semblent apprendre les uns des autres ; comme si les meilleures pratiques au niveau opérationnel et organisationnel se transmettaient d'un groupe à un autre, sans considération des fractures idéologiques. Ces effets d'adaptation/imitation ont créé une situation particulièrement complexe, qui explique les difficultés des puissances occidentales à élaborer des stratégies de sortie de crise, aussi bien qu'à définir les contours des figures de l'ami et de l'ennemi.

Si le cas syrien constitue certainement l'archétype du phénomène, le constat peut également s'appliquer aux théâtres iraquien, yéménite ou libyen. Les clivages classiques, tels que forces armées étatiques contre irréguliers, forces nationales contre groupes transnationaux, laïcs contre forces confessionnelles ou ethniques, doivent être repensés afin de prendre en compte la dimension mimétique qui caractérise ces nouvelles formes de conflictualité. Pour cette raison, nous nous proposons de revenir aux travaux de René Girard, le penseur de la rivalité mimétique.

En dépit d'un certain nombre d'écueils, l'approche girardienne a l'avantage de proposer des mécanismes d'interprétation permettant d'appréhender les formes de violences dans leur globalité et de dépasser les clivages interétatique/infra-étatique ou réguliers/irréguliers qui dominent traditionnellement la littérature stratégique. Les mécanismes girardiens ont l'intérêt de replacer au centre de l'analyse la dimension anthropologique du conflit en accordant une place centrale aux ressorts psychologiques qui motivent les comportements des belligérants.

L'APPROCHE GIRARDIENNE ET LE MIMÉTISME CONFLICTUEL

René Girard attache une importance toute particulière au rôle et au sens de l'imitation dans les comportements humains. Cette tendance naturelle de

l'homme à l'imitation est source d'apprentissage et, partant, d'adaptation et d'innovation. Pour cette raison, elle est considérée comme un moteur du développement des sociétés humaines. Cependant, le mimétisme qui caractérise les comportements humains est également source de rivalité et violence. Les travaux sur la « révolution militaire » ont d'ailleurs très clairement mis en évidence le rôle modernisateur qu'a joué le militaire dans le développement de l'Occident moderne, en contribuant notamment à la formation des Etats nationaux. Or, comme le rappelle Clausewitz, la guerre, même réduite à sa plus simple expression, reste un « duel » et implique donc l'existence d'un Autre. Le mimétisme conflictuel jouerait donc un rôle essentiel dans l'organisation et le développement des sociétés humaines.

La théorie girardienne : une vision particulière des rivalités mimétiques

Parce que les désirs reflètent la part de notre être qui provoque les passions et inspirent nos intentions, ils sont mimétiques et partant peuvent être source de rivalité. Pour René Girard (1), un sujet désire un objet par imitation des désirs d'un autre, le médiateur. La rivalité mimétique est donc sous-tendue par une relation triangulaire au sein de laquelle le médiateur désigne au sujet l'objet désirable et, ce faisant, devient un obstacle empêchant ou menaçant l'accès du sujet à l'objet désiré. Le mimétisme qui caractérise les désirs du sujet et du médiateur devient donc une source de rivalité et de violences potentielles.

Il nous faut à cet égard indiquer une précision méthodologique à l'égard des travaux de Girard. Ce dernier a tenté d'appliquer de manière systématique et unique, quitte parfois à dénaturer les phénomènes étudiés, sa grille de lecture à l'ensemble des comportements humains. La vision girardienne est dogmatique en ce sens qu'elle impose de lire l'ensemble des désirs humains comme le fruit d'un mimétisme, niant ainsi toute spontanéité et positivité aux désirs humains. Enfin, souvent chez Girard, la démonstration se fait plaider, mettant en avant une conception chrétienne, prophétique et apocalyptique de l'humanité. Pour cette raison, nous préférons parler d'approche girardienne au sens où nous ne nous intéressons qu'aux mécanismes conceptualisés par Girard *stricto sensu*.

En dépit de ces limites, l'approche girardienne a le mérite de mettre en lumière la dimension mimétique qui caractérise les rapports humains et le potentiel de violence qui en découle. Le potentiel de violence s'accroît à mesure que la rivalité s'exacerbe, c'est-à-dire plus le médiateur et le sujet tendent à se ressembler/s'imiter à mesure qu'ils se concurrencent. Ce mimétisme conflictuel produit et nourrit des formes de frustration et

(1) Le mécanisme du désir mimétique a été décrit pour la première fois par René GIRARD, dans son ouvrage *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, Paris, 1961 ; les mécanismes liés à la rivalité mimétique seront ensuite développés et approfondis par Girard dans *La Violence et le Sacré*, Grasset, 1972, où il démontre comment la rivalité mimétique conduit à la crise mimétique et au mécanisme de la victime émissaire.

de ressentiment chez les rivaux qui finissent par déboucher sur une forme de crise, que Girard qualifie de « mimétique ». Les rivaux font usage de violences semblables l'un à l'égard de l'autre, tout en se renvoyant mutuellement la responsabilité de leurs malheurs. Du fait du caractère contagieux de l'imitation, la rivalité mimétique se diffuse rapidement à une échelle collective. Ce sont ces formes de violences collectives mimétiques qui nous intéressent ici.

Le conflit, un système relationnel complexe

A la suite des travaux de Gabriel Tarde et de Georg Simmel (2), les rivalités mimétiques peuvent être considérées comme des mécanismes participant à l'élaboration et au développement des collectivités humaines. Multiples, complexes et diverses à l'image des intentions humaines, ces relations mimétiques constituent autant de structures mimétiques de violence qui, en s'agrégeant les unes aux autres, finissent par former le système relationnel complexe que représente tout conflit.

Au sein de ce système relationnel complexe, les structures mimétiques de violences font interagir ensemble différents champs de confrontation qui sont autant d'échiquiers articulés les uns aux autres. Sur chacun d'eux, les adversaires s'affrontent indépendamment, mais l'issue de la partie affectera néanmoins le reste des joueurs. Or l'articulation de ces différentes parties simultanées ne peut s'apercevoir que lorsqu'on considère le conflit dans le temps long et dans sa globalité. En s'inspirant de la démarche « réductionniste » de Girard (3), on peut ainsi décrypter la toile que constitue, au sein d'un même conflit, l'enchevêtrement des différentes sous-dynamiques conflictuelles. Le conflit israélo-arabe est tout à fait instructif à cet égard. A première vue, on a le sentiment d'un cycle conflictuel où les mêmes épisodes armés se répètent à l'infini. De 1948 à 1973, les armées arabes coalisées ont affronté trois fois les forces israéliennes ; en trois décennies, les forces israéliennes ont lancé trois opérations majeures au Liban pour tenter de réduire, sans succès, les forces du Hezbollah. Enfin, après deux *Intifadas*, de très nombreuses opérations armées dans les Territoires palestiniens, la multiplication des incidents en Israël depuis la fin 2015 laisse craindre le déclenchement d'une troisième *Intifada*. A mesure que le conflit s'est enlisé, les différentes dynamiques conflictuelles qu'englobe le conflit israélo-arabe ont fini par dessiner une sorte de grande « tapisserie », dont les épisodes armés sont autant de « points » indépendants mais insécables. Ces épisodes armés, à l'image des

(2) Dans son ouvrage, *Les Lois de l'imitation* (1890-1895), Gabriel Tarde a démontré comment, par des processus d'imitation, les opinions se diffusent entre les consciences individuelles et finissent par former une conscience collective. Georg Simmel a quant à lui démontré, dans son ouvrage *Le Conflit* (1908), que le conflit était partie intégrante du social, soulignant d'ailleurs le rôle essentiel que jouent l'envie et la jalousie dans les rapports humains.

(3) Dans son ouvrage *Achever Clausewitz* (Flammarion, Paris, 2007), René Girard propose une relecture de l'analyse du *De la Guerre* de Clausewitz à l'aune de la théorie des rivalités mimétiques.

mots dans la linguistique de Saussure (4), ne peuvent être « détachés » du reste de la tapisserie car ils n'ont de valeur que par rapport aux champs spatial et temporel dans lesquels ils s'inscrivent.

Ces épisodes armés se ressemblent car ils se présentent comme des structures de violence (5) s'appuyant toujours sur les mêmes éléments de base (acteurs, théâtres d'opérations). Pourtant, ces structures ne sont pas fixes, comme le montre l'évolution de la corrélation générale des forces sur le temps long. Au contraire, elles font évoluer le système conflictuel selon trois axiomes : relation, position et permutation. Les adversaires se transforment au fil du conflit, à mesure qu'ils cherchent à s'adapter à leur manière respective de conduire la guerre. Certains disparaissent alors que de nouveaux apparaissent ; d'autres s'institutionnalisent. Ces structures de violence sont donc mimétiques et diachroniques, puisque la manière de conduire la guerre des belligérants serait à la fois le produit de la rivalité qui lie les adversaires et le résultat de l'accumulation des expériences guerrières passées.

La guerre renvoie, au-delà de la violence purement technique, à des formes de violence imaginée qui réactivent la mémoire des expériences guerrières précédentes et encouragent autant qu'elles justifient le recours à la violence armée. Le conflit prend donc corps dans une temporalité et un espace définis, dessinant une sorte de géographie de la violence qui s'inscrit dans une représentation particulière du temps historique.

RIVALITÉS MIMÉTIQUES ET CONFLITS DE RECONNAISSANCE

La géométrie variable du système serait ainsi le résultat de deux grandes catégories de variables : tout d'abord ce qu'on pourrait appeler des motivations « rationnelles » ou objectives, qui sous-tendent les stratégies des belligérants et reflètent une recherche de performances stratégiques, aussi bien aux niveaux opératives que tactiques ; ensuite des motivations d'ordres psychologique et sociale, qui modèlent les perceptions stratégiques des acteurs : figures de l'ennemi et intérêts de puissance d'une part, formes de subjectivisation d'autre part (psychés combattantes et constructions identitaires).

(4) Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de Linguistique générale*, 1916.

(5) La définition du concept de structure de violence est inspirée de la méthodologie structuraliste. Les éléments de base y sont non signifiants, c'est-à-dire qu'ils n'ont de sens que dans le cadre du système relationnel créé par le conflit. Comme le rappelle Alexis Cartonnet, « *Si les éléments peuvent changer de place, ils laissent inchangée la structure dans laquelle ils sont insérés. [...] Toute structure est assemblée à la faveur d'un événement et tout événement réassemble les composantes de sa structure, si bien qu'il y a réciprocity de la structure et de l'événement. L'événement est toujours une re-structuration ou une dé-structuration de ses éléments.* » Cf. Alexis CARTONNET, « Structuralisme et néoréalisme dans le champ des relations internationales. Le cas de Kenneth Waltz », *Astérior*, 9/2011, p. 10, consultable en ligne à l'adresse asterion.revues.org/2162.

La « Transformation » militaire

La première catégorie de variables renvoie à des facteurs « extrinsèques », c'est-à-dire aux conditions opérationnelles et à l'économie des forces des belligérants. Les organisations armées s'affrontent et s'adaptent afin de neutraliser l'action de l'adversaire et tenter de maintenir, voire de modifier la corrélation générale des forces à leur avantage. Afin d'affronter l'adversaire, deux attitudes sont possibles : l'homogénéisation d'une part, c'est-à-dire l'adoption de comportements imitant des pratiques existantes ; la différenciation d'autre part, qui consiste à adopter une posture asymétrique, démontrant la recherche d'alternatives visant à déstabiliser l'adversaire. La première stratégie exprime une volonté de réduire les conséquences potentiellement risquées des décisions dans un environnement hautement incertain. Lors des confrontations armées à Gaza, ces dernières années, on a ainsi vu le Hamas mettre en œuvre des approches combattantes fortement inspirées par celles du Hezbollah. En Syrie, lors de la bataille de Qseir, on a même vu des factions armées liées à la mouvance *Al Nosra* retourner les tactiques combattantes du Hezbollah contre ce dernier. Ces exportations des savoir-faire combattants d'un théâtre d'opérations à l'autre rappellent, à la suite des théories de l'apprentissage organisationnel (6), que l'apprentissage indirect des expériences des autres peut minimiser les coûts en matière de recherche et réduire les incertitudes et, ainsi, augmenter la réactivité face aux mouvements de l'adversaire. Une seconde stratégie consiste à maximiser l'asymétrie vis-à-vis de l'adversaire en identifiant les points faibles de son système de défense ou en investissant dans des secteurs technologiques fonctionnant comme des multiplicateurs de puissance. Cette dernière logique rappelle aussi bien la politique israélienne en matière d'armement, qui a permis depuis plus de cinquante ans à l'Etat hébreu de compenser son infériorité numérique vis-à-vis de ses voisins par une supériorité technologique, que les efforts de recherche iraniens dans les domaines des technologies balistiques et nucléaires.

Ces différents exemples confirment le rôle essentiel que jouent les rivalités mimétiques dans les processus de « Transformation » militaire, c'est-à-dire dans les évolutions de la manière de conduire la guerre des belligérants. Ces changements dans l'art militaire sont le résultat de l'intégration de séries d'innovations de différentes natures (technologiques, organisationnelles, socio-économiques, etc.) et sont d'une plus ou moins grande ampleur. Elles sont le résultat du mimétisme guerrier qui caractérise la relation entre les adversaires, au sens où les actions influençant la conduite de la guerre du belligérant A impliqueraient des réactions affectant la conduite de la guerre du belligérant B. Processus graduels et accumulatifs, ces « Transformations » expriment avant tout une tentative de compenser/

(6) Cf. Barbara LEVITT / James G. MARCH, « Organizational learning », *Annual Review of Sociology*, vol. XIV, 1988, pp. 319-340, accessible en ligne à l'adresse sjbae.pbworks.com/f/levitt_march_1988.pdf.

dépasser une infériorité (numérique, matérielle, technologique) vis-à-vis de l'adversaire. Or il est particulièrement intéressant de remarquer que, en dépit des évolutions des conditions opérationnelles sur le temps long des conflits, les perceptions stratégiques qui ont modelé les systèmes de défense des acteurs perdurent, comme le montre la prégnance du traumatisme lié à l'épisode du renversement de Mossadegh dans la conscience collective iranienne ou la survivance d'un sentiment de vulnérabilité vis-à-vis de leur environnement régional chez les Israéliens.

Ces processus de « Transformation » caractérisent aussi bien le développement des forces étatiques qu'infra-étatiques car, comme le remarque Julien Freund à propos des travaux de Carl Schmitt : « *le destin de l'irrégularité n'est [...] pas l'irrégularité permanente* » (7), le partisan est une « *instance en formation* » (8). L'irrégularité d'une force serait donc le reflet d'un moment historique particulier et d'un environnement politique spécifique. Le partisan d'un jour peut devenir le dirigeant politique de demain, démontrant que l'évolution du système conflictuel résulte également de variables intrinsèques, c'est-à-dire liées aux acteurs et à leurs aspirations stratégiques.

Conflits pour la reconnaissance et la légitimité

Les évolutions du système seraient donc aussi le fruit d'intentions stratégiques antagonistes, reflétant en filigrane des perceptions rivales de Soi et de l'Autre. Or que se passe-t-il lorsque les adversaires ne se reconnaissent pas la qualité d'ennemis ? Ils se privent de toute possibilité de faire la paix puisqu'ils ne se reconnaissent pas en tant qu'entités politiques légitimes et se condamnent à une guerre d'extermination. Julien Freund rappelait d'ailleurs à cet égard qu'en refusant de reconnaître son adversaire comme un ennemi politique, un *hostis*, on en fait un ennemi « moral », un *inimicus*. « *La morale, selon Freund, ne peut tenir lieu de politique, parce qu'elle verse trop facilement dans l'idéologie et justifie ainsi de manière infâme les tueries en faisant de l'ennemi politique l'image du mal qu'il faut exterminer* » (9). Cette mise en garde de Freund démontre que les évolutions des systèmes conflictuels dépendent en grande partie du sens que les protagonistes donnent à ces structures de violence mimétiques, qu'il s'agisse de leurs actions ou de celles de leur rival. Il y aurait donc dans tout conflit moderne des enjeux liés à une recherche de reconnaissance et de légitimité politique en même temps que des ressorts psychologiques liés aux aspirations stratégiques des combattants et de leurs dirigeants. C'est d'ailleurs ce que semble suggérer Clausewitz, lorsqu'il fait reposer la guerre

(7) Julien FREUND, « Préface » à l'ouvrage de Carl SCHMITT, *Notion de Politique. Théorie du Partisan*, Flammarion, Paris, 1992, p. 33

(8) *Id.*

(9) Julien FREUND, *L'Essence du Politique*, Dalloz, Paris, 2004, p. 162.

sur une « *trinité* » (10) impliquant le peuple et ses passions, l'armée, son caractère et son intelligence et, enfin, l'Etat et ses objectifs politiques.

L'existence des structures de violence mimétiques seraient, selon René Girard, le symptôme d'un « manque ontologique », c'est-à-dire le sentiment que l'Autre constitue un obstacle insurmontable à l'affirmation de mon identité et donc de mon être. En arrière-plan, ces conflits signalent donc l'existence de subjectivités « malheureuses », au sens où ils expriment un sentiment d'incomplétude par rapport à Autre, modèle et rival et paré de toutes les qualités. En se plaçant dans un rapport de comparaison, l'Autre modèle exerce une fascination qui est également source de ressentiment. On retrouve d'ailleurs ces mécanismes de fascination/haine, haine qui est à la fois haine de soi et haine de l'Autre, à la base de nombreuses « vocations » révolutionnaires du Tiers-Monde, ainsi que des mouvements religieux-nationalistes du Levant (11). Ces subjectivités « déchirées » trouvent souvent leurs origines dans des situations, réelles ou perçues, de marginalisation sociale, économique et/ou politique, qui servent de légitimation au basculement dans la violence des acteurs irréguliers.

Ces « figures de la révolte » démontrent, bien que de manière extrême, que le Politique ne saurait être exempt de conflits, les acteurs ne pouvant y affirmer leur existence que par opposition des uns aux autres. La « gauche » ne peut ainsi exister sans une « droite », de même qu'il ne saurait y avoir de « progressistes » sans « conservateurs », etc. On retrouve ce type de couples dialectiques à toutes les échelles du Politique, des relations internationales à la vie politique la plus locale. Ces couples oppositionnels tendent à confirmer la place essentielle, mais non exclusive, que joue la dialectique ami/ennemi-adversaire dans la construction du Politique. Ces couples dialectiques peuplent l'espace social. On peut ainsi dire qu'une collectivité politique ne s'affirme et n'éprouve son existence politique concrète que dans l'opposition à un Autre.

Dans cette perspective, René Girard propose une relation dialectique différenciation/indifférenciation pour analyser le rôle que l'adversaire/ennemi joue dans la définition de l'identité d'un groupe politique. L'identité de la collectivité, ce qui fonde et affirme son existence, serait ainsi le résultat d'un fragile équilibre entre différenciation/homogénéisation. La définition du vivre-ensemble et la production des normes et des valeurs qui caractérisent la collectivité politique refléteraient une tension permanente entre volonté de se différencier et recherche d'appartenance à un groupe. Une collectivité cherche toujours à se donner des valeurs particulières, à souligner ce qui la rend différente des autres, comme le prouve l'existence des insignes, des uniformes ou encore des drapeaux d'une part et crispation sur les particularismes nationaux, régionaux et locaux d'autre part.

(10) Cf. Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, Tempus Perrin, Paris 2014, Livre premier sur « La nature de la guerre ».

(11) Nous rassemblons sous cette appellation aussi bien le Hamas, que le Djihad islamique palestinien et le Hezbollah ou encore la frange la plus radicale des colons religieux dans les Territoires occupés.

Les discours populistes et souverainistes, fustigeant la globalisation ou l'Europe, sont d'autres exemples d'une volonté de préserver les valeurs d'une collectivité qui se sent menacée par l'hypothèse d'une dilution dans un espace plus vaste. Ces réflexes « souverainistes » expriment de manière extrême un besoin de reconnaissance. En effet, une collectivité en tant qu'entité politique distincte ne peut exister que si elle bénéficie de la reconnaissance d'Autrui, comme le démontre la frustration des quasi-Etats de l'espace post-soviétique qui n'arrivent pas à obtenir la reconnaissance de la communauté internationale. De la même manière, la logique qui sous-tend les politiques de sanctions est celle d'une mise au ban de la communauté internationale pour punir les comportements « déviants ». Or, s'il n'y avait pas de volonté de faire partie de cette communauté, de se conformer à ses normes, cela n'aurait aucun sens que de vouloir exclure par des sanctions. Ces exemples attestent que la recherche de reconnaissance et de légitimité politique renvoie également à une volonté d'indifférenciation.

Le « mensonge romanesque »

Les collectivités politiques reposeraient donc sur un fragile compromis entre différenciation et indifférenciation qui implique une tension permanente avec Autrui. Or, comme le fait remarquer René Girard, plus les adversaires essaient d'afficher leurs différences et plus ils tendent à se ressembler : *« pourquoi les rapports de rivalité ne sont-ils jamais perçus comme symétriques ? Parce que les gens ont toujours l'impression que l'autre est le premier à attaquer, que ce n'est jamais eux qui ont commencé, alors que, d'une certaine manière, c'est toujours eux. On va ainsi faire sentir à l'autre qu'on a compris les signes d'agressivité qu'il a envoyés. Lui interprétera à son tour cette façon de s'en sortir comme une agression. Et ainsi de suite. Vient le moment où le conflit éclate et où celui qui commence se met en position de faiblesse. Les différences sont donc si petites au départ, elles s'épuisent si rapidement qu'elles ne sont pas perçues comme réciproques, mais comme étant toujours à sens unique. [...] Les hommes sont donc toujours à la fois dans l'ordre et dans le désordre, dans la guerre et dans la paix »* (12).

L'impuissance à faire entendre ses arguments et son bon droit à l'Autre entraîne progressivement les acteurs dans une rivalité croissante qui les enferme et les aliène. Dépassés par le conflit qui tend de plus en plus à les définir, les tensions s'accroissent rapidement entre les adversaires qui finissent par devenir des « doubles monstrueux ». La rivalité finit par devenir la raison d'être des adversaires et tend à le « réifier ». Chacun devient le reflet de l'Autre, la fascination est à la hauteur de la haine qu'elle inspire réciproquement aux adversaires – à l'image des sentiments ambivalents du monde musulman pour l'Amérique. René Girard nomme cette forme d'illusion ou d'aveuglement le « mensonge romanesque ». Au cours

(12) Cf. René GIRARD, *Achever Clausewitz*, op. cit., pp. 53-54.

du XX^e siècle, il a souvent pris la figure du militarisme, du nationalisme agressif ou du populisme xénophobe.

On retrouve ce type de « mensonge romanesque » dans certaines revendications territoriales qui finissent par prendre des proportions qui dépassent de loin la réalité des enjeux économiques et stratégiques de la portion de territoire disputée. Les adversaires finissent par « sacraliser » une terre, comme on le voit dans le cas du conflit israélo-palestinien, la charger de valeurs et de symboles. La « terre », patrie, nation, en vient à résumer à elle seule l'existence du groupe. Or, dans ce type de conflit de reconnaissance, le contrôle du groupe haï sur cette portion de terre ou l'idée qu'il pourrait chercher à se l'approprier suffit à démultiplier la valeur de ce territoire. Ici, c'est donc moins l'objet en lui-même qui est convoité que ce qu'il représente pour l'Autre. Le mécanisme du « mensonge romanesque » met en lumière l'importance considérable qu'acquière les enjeux symboliques, de mémoire, dans les conflits de reconnaissance.

L'histoire, la tradition, les récits nationaux, etc. sont mobilisés comme autant d'armes dans le conflit et relus à l'aune des impératifs du présent tout autant que d'un futur imaginé. Celui-là viendra racheter/compenser les sacrifices et les souffrances passés et présents, mais aussi parfois racheter les compromissions du présent. Ces réinterprétations contradictoires de l'histoire, qui prétendent chacune détenir « la » vérité, imprègnent autant qu'elles modèlent les psychés collectives des sociétés en conflit. De ce creuset émergent des formes de subjectivité particulières, qui fonctionnent elles aussi comme des couples dialectiques : la figure de l'ennemi répond ainsi à celle du combattant. Celles-ci évoluent au fur et à mesure que se développe et se complexifie le conflit comme l'ont montré les différentes figures du combattant qui se sont succédé dans la conscience collective palestinienne.

MÉCANISMES GUERRIERS ET CONFLICTUALITÉ

La dialectique différenciation/indifférenciation, qui sous-tend l'approche girardienne, suggère donc l'existence de mécanismes guerriers qui travaillent et entraînent les sociétés vers des formes de violence de masse. Lors de ces montées aux extrêmes, que René Girard nomme « *crise mimétique* », chacun des adversaires joue le rôle de bouc émissaire pour l'autre.

La violence serait, selon Julien Freund, une « *puissance corrompue ou déchaînée ou parfois poussée volontairement à l'outrance. Non que la force serait innocente, puisqu'il n'y a pas de puissance sans forces, mais elle se laisse régler et discipliner par des formes, c'est-à-dire qu'elle s'exerce en général dans le respect des règles et des conventions de la légalité. La violence par contre, instinctive et passionnelle par nature, épouvante, massacre, égorge, supplicie et bouleverse tout dans la confusion. Une armée*

disciplinée est l'image typique de la force, une masse soulevée et tumultueuse est celle de la violence » (13).

Julien Freund rappelle ainsi que, à la différence de la puissance, la violence reflète un usage brutal, excessif, voire pathologique de la force. Dans ce contexte, la violence acquiert un rôle libérateur, il faut tuer le rival pour se libérer de son emprise et mettre fin au conflit. Recourir à la violence, c'est reprendre le contrôle vis-à-vis de ce système de rivalités mimétiques qui aliène. La crise mimétique serait donc une forme pathologique du Politique dont il convient de comprendre comment elle survient.

Crise mimétique et violences sacrificielles

La violence réciproque enferme les adversaires dans un cercle vicieux de violences croissantes, les deux adversaires usant de violences similaires l'un à l'égard de l'autre. Or ces violences, si elles peuvent ressouder la communauté, peuvent aussi la faire éclater, comme le rappelle Georg Simmel : « *l'état du conflit [...] resserre si fort les éléments et leur fait subir une impulsion si unitaire, qu'ils sont obligés soit de se supporter, soit de se repousser complètement ; et c'est aussi pour cette raison que pour un Etat [ou une collectivité] traversé[e] d'oppositions intérieures, une guerre extérieure peut être le moyen ultime de les surmonter, mais parfois aussi de faire s'effondrer définitivement tout l'ensemble » (14).* Les militarismes et les nationalismes agressifs, dont l'Union soviétique n'est qu'un exemple parmi d'autres, peuvent en effet s'épuiser à force de préparation et d'accumulation de ressources en vue de la guerre, sans parler des formes de violences que cette mobilisation totale impose à la société : contrôle et surveillance, encasernement et enrégimentement des citoyens, militarisation du social et autoritarisme. Dans le cas du mimétisme conflictuel qui oppose la frange la plus extrémiste des colons israéliens aux combattants islamistes palestiniens, les colons les plus radicaux n'ont pas hésité à retourner leur violence contre l'armée et le gouvernement israélien, dont ils contestent la légitimité même.

Si la figure de l'ennemi permet de ressouder la communauté en péril, elle polarise également l'ensemble du social et devient progressivement la grille de lecture unique des rapports de force qui parcourent la sphère politique. Pour cette raison, elle s'accompagne souvent d'une réaction cathartique qui se traduit par la recherche de coupables ou de boucs émissaires endossant de manière symbolique le rôle de l'Autre haï. Des violences sporadiques et collectives deviennent alors un exutoire à l'insurmontable duel avec ce « double monstrueux » qu'est l'ennemi. Les émeutes ou les lynchages qui accompagnent souvent les épisodes révolutionnaires en sont de bons exemples, de même que les purges et les « chasses aux sorcières » auxquelles s'adonnent les pouvoirs autoritaires en mal de légitimité. Ces vengeances

(13) Julien FREUND, *op. cit.*, p. 514.

(14) Cf. Georg SIMMEL, *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, PUF, Paris, 2010, p. 323.

menées au nom de la collectivité touchent le plus souvent des catégories de personnes vulnérables, du fait de leur marginalité sociale ou de leur infériorité numérique. En désignant l'ennemi et l'ami, à l'intérieur comme à l'extérieur, le pouvoir essaie de reprendre le contrôle en réaffirmant les contours de la communauté. Les vagues de combattants-martyrs iraniens de la guerre Iran-Iraq attestent que ces violences sacrificielles peuvent également prendre la forme de martyrologies qui servent à justifier la poursuite du conflit et des sacrifices imposées à la communauté.

Dans la perspective girardienne, le sacrifice permet ainsi de restaurer une forme d'ordre et de concorde au sein de la communauté grâce à l'élaboration de nouvelles normes, de nouveaux mythes et narratifs de la violence, justifiant et légitimant les sacrifices vécus par la communauté. Les nouvelles normes se traduisent par la mise en place de nouveaux interdits, qui sont autant de barrières juridiques et morales censées protégées la collectivité contre le retour de la violence. Ainsi, au mimétisme conflictuel se substitue un mimétisme coopératif, qui prend la forme de bonnes pratiques réciproques entre partenaires. C'est cette logique de coopération, exprimant une reconnaissance de l'impossibilité d'éliminer l'adversaire, qui sous-tend les accords de paix. Cette émulation positive mimétique a ainsi trouvé une incarnation au XX^e siècle dans les efforts pour mettre la guerre « hors-la-loi » et développer des enceintes multilatérales pour gérer collectivement les conflits et enjeux internationaux. La construction européenne est un autre exemple de mimétisme coopératif, où les nouveaux mythes et normes bâties à la suite de la crise ont joué le rôle de réassurance symbolique pour les régimes en place. Dotés d'une nouvelle légitimité, ceux-là ont pu initier une sortie de la violence et une démilitarisation des sociétés belligérantes. L'élaboration d'une culture et d'une citoyenneté européennes ont fini d'ancrer ces nouvelles pratiques dans les consciences collectives et individuelles.

A l'inverse de son double négatif, le mimétisme coopératif se traduirait donc par une homogénéisation des bonnes pratiques et le déplacement du clivage ami/ennemi à l'extérieur de la communauté créée par les nouveaux partenaires. Cela étant, au final, la possibilité de l'émergence d'un nouveau mimétisme conflictuel ne disparaît pas, elle n'est que repoussée aux frontières de la nouvelle communauté.

Médiations

Les exemples précédemment cités démontrent que les fragiles compromis sur lesquels reposent l'existence des collectivités politiques peuvent être gravement déstabilisés ou remis en cause, dans des conditions historiques particulières. Si l'on en croit Julien Freund, les fondements du Politique sont universels et renvoient aux trois couples dialectiques suivants : commandement et obéissance, public et privé, ami et ennemi. Or, en fonction des conditions historiques, ces éléments se hiérarchisent et prennent un sens différent, expliquant, selon Julien Freund, la distinction qui existe

entre *le Politique et la politique*, « *activité pratique et contingente, qui s'exprime dans des institutions variables et dans des événements historiques de toutes sortes* » (15). René Girard propose à cet égard une intéressante piste de réflexion sur les causes et les mécanismes qui sous-tendent la modification de ces conditions historico-institutionnelles. Selon lui, elle pourrait s'expliquer par le passage d'une forme de médiation externe à une forme de médiation interne.

Médiation externe

La première forme de médiation, dite « externe », renvoie à l'imitation comme moteur du développement des sociétés humaines et de l'innovation. Cette médiation est dite « externe » car le médiateur est « extérieur » à la sphère du sujet, il lui est inaccessible. Il peut s'agir d'une figure tutélaire, transcendante, ou appartenant à un « ailleurs » temporel, culturel, géographique ou socio-économique. Au sein de cette relation, le mimétisme réside dans la volonté du sujet de ressembler, de s'identifier au modèle qui, puisqu'il lui est extérieur, ne peut entrer en conflit ou en rivalité avec lui. Il est pour cette raison, souvent paré de toutes les qualités, mythifié. Il peut jouer le rôle d'un « ailleurs » consolatoire, d'un refuge ou d'un guide. On peut retrouver cette dimension dans la fascination morbide des *bassij* iraniens pour l'ayatollah Khomeini ou encore l'identification des combattants chiites au martyr de Hussein.

Médiation interne

Le deuxième type de médiation est la médiation dite « interne », c'est-à-dire lorsque le médiateur appartient à l'univers du sujet ou lui est accessible. Le sujet imite le médiateur, de manière plus ou moins consciente. Cette imitation, qui reflète une envie d'être l'Autre, de prendre sa place, se heurte à l'existence concrète de l'Autre qui lui fait obstacle. De là naît une rivalité, au sein de laquelle la fascination se transforme progressivement en haine, haine de l'Autre autant qu'elle est haine de soi.

A mesure que le conflit progresse, les murs s'effondrent et les distances se réduisent, mettant face à face le sujet et le médiateur. Les conditions sont alors réunies pour que l'admiration face au modèle extérieur se transforme en rivalité mimétique. Ce passage d'un type de médiation à un autre reflète une mutation radicale des conditions historiques affectant de manière fondamentale les structures socio-économiques et culturelles d'une collectivité politique, à l'image du bouleversement fondamental que constitua l'effondrement de l'Empire ottoman pour les sociétés balkaniques et levantines. René Girard souligne d'ailleurs que l'entrée dans la modernité politique et sociale a accéléré le passage d'un type de médiation à un autre car elle a provoqué l'effondrement des structures sociales cloisonnées et des mécanismes de régulation des conflits sociaux liés au religieux. Pour autant,

(15) Julien FREUND, *op. cit.*, p. 1.

la mise en place de pouvoirs séculiers n'a pas totalement fait disparaître le religieux comme le prouve la survivance d'institutions juridico-politiques confessionnelles dans les sociétés levantines. De la même manière, on peut faire l'hypothèse que les processus de décolonisation dans le Tiers-Monde ou la chute de l'Union soviétique, en déstructurant les structures socio-économiques des sociétés concernées, ont ouvert la voie à l'émergence de mouvements révolutionnaires et à la réapparition de nationalismes anciens.

Médiations et échelles de conflictualité

Le sous-système géopolitique moyen-oriental est intéressant car on peut repérer des passages d'un type de médiation à un autre à tous les niveaux de conflictualité du système : au niveau macro tout d'abord, c'est-à-dire celui des relations internationales ; ensuite au niveau méso, qui correspond aux relations entre les organisations politico-militaires ; et enfin au niveau micro, c'est-à-dire à l'intérieur même de la structure politico-militaire.

A l'échelle macro, on peut faire l'hypothèse que la crise systémique qui s'est emparée du sous-système régional après les accords de Camp David signalait le passage d'une forme de médiation externe à une forme de médiation interne. La signature des accords de paix entre l'Égypte et Israël a marqué le déclin définitif et irréversible des grandes idéologies, telles que le nationalisme arabe ou la conception travailliste du sionisme, et la fin des constructions géopolitiques liées à celles-ci : « Grande nation arabe » d'un côté et « Alliance de minorités » de l'autre. Cette crise systémique a permis l'émergence de mouvements révolutionnaires post-modernes, exprimant, chacun à leur manière, une forme de relecture révolutionnaire du religieux, remettant en cause les régimes laïcs de la période précédente.

A l'échelle méso, c'est-à-dire au niveau inter-organisationnel, on a pu observer des formes d'expériences croisées entre les différents groupes révolutionnaires de la région, ces derniers s'inspirant également des pratiques combattantes et des principes idéologiques d'autres mouvements révolutionnaires du Tiers-Monde. Parallèlement, les multiples lignes de fracture qui traversèrent l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) au cours de son histoire, de même que l'hostilité qui caractérisa les relations entre les régimes baasistes syrien et iraquien, démontrent l'existence de rivalités mimétiques entre ces organisations. L'exemple de la guerre des camps au Liban, qui donna lieu à de sévères affrontements inter-chiites, ou de la guerre de la Montagne, qui vit s'affronter les différentes factions chrétiennes libanaises, démontrent que la deuxième étape de la guerre révolutionnaire, c'est-à-dire celle de la territorialisation/sanctuarisation de la guérilla, peut conduire certains groupes à tenter d'éliminer leurs doubles, physiquement ou symboliquement. Les guerres intra-confessionnelles libanaises aussi bien que les luttes entre les différentes factions palestiniennes ou encore la rivalité entre Jabhat al Nosra et Daech reflètent, chacune dans un contexte historique et géographique particulier, la violence qu'entraîne la relégation du modèle au rang de rival.

Ces mécanismes de médiation s'observent finalement au niveau micro, en particulier dans le rapport que les militants/combattants entretiennent avec le groupe et l'admiration qu'ils vouent aux leaders. Dans les sociétés en guerre, le culte voué aux combattants – comme en témoignent le statut tout particulier dédié aux martyrs – et aux chefs militaires reflète très bien la médiation externe dont parle René Girard tant ils sont des vecteurs de socialisation. Or la fascination peut rapidement se transformer en ressentiment et/ou en révolte lorsque la corruption ou l'impotence des chefs est mise à nu. Le déclin du Fatah au profit du Hamas et les luttes fratricides qui ont abouti à la séparation des deux directions palestiniennes ont exprimé cette désillusion radicale face aux leaders historiques de la lutte palestinienne. On peut retrouver une logique semblable derrière la désertion d'un grand nombre de combattants de l'Armée syrienne libre pour rejoindre les rangs des factions armées islamistes.

Ces allers-retours entre les deux formes de médiation offrent d'intéressantes clefs pour analyser les nouvelles formes de conflictualité, en particulier les processus de radicalisation qui permettent le basculement dans la violence armée des individus. Les mécanismes psychologiques liés à la rivalité mimétique pourraient ainsi fournir une grille de lecture renouvelée à l'engagement de jeunes Occidentaux dans les rangs de l'Etat islamique. L'engagement dans les rangs de Daech représenterait pour ces individus une manière de surmonter le conflit qui les oppose à leur société d'origine. Le recours à la violence serait alors une manière de s'émanciper, de tenter de reprendre le contrôle. Cet exemple, qui mériterait d'être approfondi, démontre que l'approche girardienne, débarrassée de sa dimension dogmatique et prophétique, peut fournir d'utiles clefs pour comprendre les nouveaux acteurs asymétriques et leurs modes opératoires d'une part et identifier les mécanismes permettant de sortir de la violence d'autre part.